

Sur "Don't Look Up"

"Don't Look Up" est une plaisante satire de l'Amérique trumpiste. Pour le reste, difficile de ne pas y voir une illustration de l'aveuglement que le film dénonce. S'il prétend pointer un système politico-économico-médiatique qui nous conduit à la catastrophe, il accrédite l'imaginaire d'un solutionnisme technologique piloté par un comité d'experts dépolitisés. Il le fait au moment où le nouveau consensus libéral ne nie plus la réalité du changement climatique, mais nie que le mode de production techno-capitaliste en soit responsable.

Si *Don't Look Up* est un bon divertissement, cela tient surtout au trait incisif avec lequel sont croqués les personnages du film. A commencer par la triade politico-économico-médiatique représenté par la présidente (version féminine de Trump) – le patron évangéliste de l'économie numérique (synthèse d'Elon Musk et Jeff Bezos) – et la journaliste vedette d'un talkshow à succès. Les puissants sont moqués, exhibés dans leurs travers ridicules, leur petitesse ou leurs vices et cela fait plaisir, même quand ce grotesque est synonyme de catastrophe absolue. Rien que nous ne sachions déjà, sans doute. Mais la satire a-t-elle forcément pour visée de révéler ? L'ironie, la caricature, la parodie sont aussi des moyens de prendre une revanche sur la cruauté des faits, et parfois de les rendre moins insupportables. Dans tous les cas, ça soulage et c'est toujours ça de pris.

Pour le reste, difficile de s'empêcher de penser que cette joyeuse satire de l'Amérique trumpiste participe finalement de ce qu'elle dénonce. A savoir : le monde va mal, l'avenir s'annonce catastrophique et nous regardons ailleurs, soit que nous dénions la réalité de la menace soit que nous l'ignorons, volontairement ou involontairement, par calcul ou par méconnaissance. Cette participation ne tient pas au fait qu'en visionnant *Don't Look Up*, nous consommons un pur produit de l'industrie culturelle hollywoodienne sur une plateforme numérique elle-même peu soucieuse de sobriété énergétique. Ce n'est pas de cette sorte de contradiction performative un peu superficielle qu'il s'agit. Le problème est dans le film. En quoi *Don't Look Up* fait-il lui aussi diversion ?

Eh bien précisément en ce qu'il nous enjoint à regarder au-dessus de nos têtes et non pas ici-bas, au ras des pâquerettes pour ainsi dire, dans l'immanence de nos vies bien terrestres. La crise écologique, traitée analogiquement par le biais de la métaphore d'une gigantesque comète destinée à nous détruire si nous ne faisons rien pour dévier sa trajectoire, la crise écologique n'a pourtant rien d'un aléa naturel, elle n'est en rien comparable à une menace étrangère, venue d'un grand dehors, qu'une technologie appropriée, conçue au-dedans, permettrait de conjurer (dans le film la "bonne" solution consisterait à modifier la trajectoire de l'astre en usant de missiles nucléaires). Le scénario du film est calqué sur la compréhension dominante de l'épidémie de Covid-19 : un accident hétérogène en son ordre au système techno-capitaliste vient percuter de l'extérieur des sociétés mal préparées qui ne peuvent attendre leur salut que d'une solution technologique, à savoir dans ce cas précis de vaccins efficaces.

On pourra toujours objecter que la justesse de *Don't Look Up* ne tient pas à la comparaison entre la comète au-dessus de nos têtes et le désastre écologique dont nous sommes les agents mais à l'ana-

logie, c'est-à-dire à l'égalité de rapport, qui s'établit entre le déni socio-politique et le danger cosmique d'une part, le déni socio-politique et le danger écologique d'autre part. Dans les deux cas, il y a bien une menace réelle sur le vivant à un horizon déterminable, faisant l'objet de preuves scientifiques irréfutables, appelant des mesures urgentes de bifurcation, et face à cette menace des gouvernements, à même d'entreprendre des actions salvatrices, qui ne répondent que par la dénégation – sinon en paroles du moins en faits et gestes. Le monde court à la catastrophe et le mot d'ordre est business as usual.

Mais le problème alors est qu'on ne comprend pas bien pourquoi le péril cosmique suscite un tel déni. On serait plutôt enclin à penser que, dans ce cas, le business as usual requiert l'élimination du danger puisque la solution au problème laisse l'état de choses intact, ne modifie en rien les rapports de production, les relations de subordination économique, la distribution des pouvoirs, la répartition des richesses, les inégalités sociales etc.

La comète est politiquement neutre : elle est la même menace objective pour tout le monde et personne en particulier n'en porte la responsabilité. Ça nous tombe dessus. Il y a un espace plein et lisse, un temps homogène et universellement mesuré, - le monde fait ici figure d'entité unifiée toute entière dépendante de la technologie états-unienne, pointe avancée de la civilisation humaine.

Dans la fable, nous sommes tous également terriens, tous également confrontés au même danger de mort, au même rythme, selon les mêmes modalités, d'après le même compte à rebours – tout le contraire évidemment de la crise écologique qui ne fait qu'accentuer les hétérogénéités spatio-temporelles et les inégalités existantes quand elle n'en engendre pas de nouvelles.

Faire face à la menace cosmique apparaît donc comme la condition de la poursuite à l'identique des affaires humaines puisque celles-ci ne sont nullement tenues pour responsables de l'apparition de la comète. La comète est un pur accident, elle n'a pas d'histoire. Ce qui est complètement évacué de la critique faussement féroce de *Don't Look Up* c'est la notion même d'anthropocène ou, si l'on veut mieux spécifier les actions humaines en cause, de capitalocène.

Et c'est pour cette raison que l'analogie ne peut pas fonctionner. Elle ne fonctionne pas parce que le rapport de la menace au déni n'est précisément pas le même. Dans le cas de la crise cosmique ce qui est dénié c'est la réalité de la menace objective ; dans le cas de la crise écologique ce qui est dénié c'est la réalité des causes de la menace objective : d'un mot, comme index peut-être de sources elle-même plus profondes et multiples, le capitalisme à travers ses mutations (du capitalisme industriel au capitalisme numérique et financier).

A trop se focaliser sur l'Amérique trumpiste, la fable cosmique dilue la spécificité du déni écologique : celui-ci n'est pas tant un refus des faits (même si bien sûr ce dernier existe) qu'une dénégation des causes. L'avenir du vivant n'a pas changé significativement quand la première puissance mondiale est passée de Trump à Biden. Le problème n'est pas tel ou tel personnage détestable (même si, bien sûr, on s'en passerait bien) qu'un certain système socio-économique, un certain codage de la valeur. La comète sans origine offre un prétexte à une critique du Trumpisme mais elle passe à côté des enjeux écologiques.

C'est là la faiblesse principale de *Don't Look Up* : le film prétend pointer du doigt un système politico-économico-médiatique qui nous conduit à la catastrophe ; il ne fait qu'accréditer l'imaginaire d'un solutionnisme technologique piloté par un comité d'experts dépolitisés, désintéressés, uniquement orientés par la vérité et le bien commun. Il le fait au moment même où le nouveau consensus libéral ne nie pas du tout la réalité du changement climatique mais nie que le mode de production technocapitaliste en soit d'une manière ou d'une autre responsable. Au contraire, à prêter attention à la ligne de basse nous entendons maintenant distinctement la petite musique : pour faire face à l'incontestable crise écologique qui vient dont ne sait où, l'innovation et la technologie, la concurrence et le

marché sont les meilleures solutions. Nous savons mesurer, calculer, prévoir. L'efficacité c'est notre rayon. Nous savons quoi faire. La véritable menace pour la survie du vivant ce sont les peuples indisciplinés, les avis divergents, la multiplicité des points de vue sur un même phénomène, les contradictions, les différends, les problèmes insolubles.

La véritable menace pour la survie c'est la démocratie.

Evidemment, dans la fable cosmique, la comète est un problème trop grossier (trop gros, trop simple, trop univoque) pour être un véritable problème. C'est un problème rêvé pour et par des techniciens puisque d'un bout à l'autre de l'intrigue rien ne suscite de conflit pour une raison calculatrice. On peut dérouler le programme sans accroc, chaque question génère sa solution gagnée éventuellement dans son intervalle de confiance. Une société de scientifiques intègres aurait réglé le "problème" sans hésiter, sans tergiverser.

Le véritable obstacle, nous fait-on comprendre, c'est que les gens sont trop cons pour comprendre, qu'ils élisent des cons qui les dupent, qu'ils regardent à la télé des cons qui les méprisent et les manipulent. Mais, du point de vue de la raison instrumentale, l'incertitude résiduelle ne concerne que la faisabilité et les chances de réussite de la solution retenue, elle-même capturées dans une marge d'erreur. Cette solution assurément est politiquement neutre. Elle peut tout changer (la vie ou la mort) en ne changeant rien (les conditions de vie, l'état de fait).

Avec la crise écologique c'est tout le contraire ou presque. Le problème est colossal à force de ne pas connaître de contours définis. L'écologie n'est pas une région du savoir que la politique devrait prendre en compte dans ses calculs, c'est le lieu de la (re)politisation de toutes les questions que nous croyions avoir tranchées, la (re)mise au jour de différends irréconciliables, la complexification de toutes les situations socio-économiques par intégration, notamment, de leur épaisseur historique (on ne comprend rien aux blocages des négociations internationales si l'on ne tient pas compte de l'histoire des développements économiques et des enjeux qu'ils charrient, des exploitations, des colonisations).

Chacune de ces situations appelle des choix auxquels les scientifiques ne sauraient apporter ni le gage de la neutralité politique ni celui de l'efficacité absolue. Car nous n'avons pas affaire, comme dans la fable cosmique, à une disjonction simpliste (soit tout le monde gagne/soit tout le monde perd) mais à un processus complexe traversé de part en part de questions de distribution, de répartition, de reconnaissance de dettes non inscrites, de réparation, des questions de justice que ne réglera aucun droit institué et qui exigent l'invention de nouvelles normes et de nouveaux instruments, d'une nouvelle comptabilité et d'une nouvelle grammaire.

C'est pourquoi si l'information scientifique est une donnée importante, fondamentale même du débat, le débat ne saurait être saturé par le savoir constitué. Il faut bifurquer de toute urgence, mais la question du comment, reste ouverte. Ce n'est pas une science institutionnelle qui réglera le problème mais des décisions politiques qui inventeront des solutions dont rien n'assurera a priori la justesse.

Cela n'implique nullement, insistons-y, de tourner le dos aux pratiques scientifiques mais tout au contraire de s'en rapprocher le plus possible dans ce qu'elles ont de plus démocratiques : non pas l'établissement d'une vérité universelle et nécessaire, mais l'établissement d'un régime institutionnel de controverses, qui encourage l'expérimentation, l'audace, la capacité à renouveler de fond en comble la compréhension des phénomènes.

Don't Look Up renvoie l'image erronée d'un savoir scientifique absolu dont le souci principal serait le manque de crédibilité aux yeux des masses abêties par les media. La réalité du déni est plutôt l'enfermement dans un univers mental clos. Le problème comme le notait Jameson c'est qu'il est plus facile d'imaginer la fin du monde que la fin du capitalisme.

Nous ne manquons pas de faits ou de données ou de la raison calculatrice qui assure sa rationalité au capitalisme industriel et numérique : nous baignons dedans. Ce dont nous manquons c'est d'inventivité et de pouvoir, de prise sur les décisions collectives, de délibération et de débat, d'autres regards, d'autres rapports au temps, d'autres manières de poser les problèmes.

Tout ce dont le solutionnisme techno-scientifique fait bon marché convaincu que la solution réside dans la mise en équation du monde par un sujet universel et désincarné.

Le déni écologique est aussi un déni démocratique, la propagation d'une défiance généralisée à l'égard de populations jugées déraisonnables et irrationnelles alimentant le désir d'un pouvoir transcendant et sacré.

La gestion de l'épidémie de Covid 19, l'un des phénomènes les plus spectaculaires de la crise écologique, en témoigne exemplairement, sous nos yeux.

Don't look up, en effet.